

LE SUD

(EL SUR)

1983 – Espagne – 1h34
VERSION RESTAURÉE 4K



RÉALISATION

Víctor Erice

SCÉNARIO

Víctor Erice d'après le roman
d'Adelaida García Morales

PHOTOGRAPHIE

José Luis Alcaine

MUSIQUE

Enrique Granados

MONTAGE

Pablo G. del Amo

DÉCORS

Antonio Belizón

COSTUMES

Maiki Marín

DIRECTEUR

DE PRODUCTION

Primitivo Álvaro

PRODUCTEUR

Elías Querejeta

SOCIÉTÉ

DE PRODUCTION

Elías Querejeta Producciones
Cinematográficas

avec la collaboration de Televisión
Española, S.A.

AVEC

Agustín Arenas : Omero Antonutti

Estrella, 8 ans : Sonsoles Aranguren

Estrella, 15 ans : Icíar Bollaín

Julia, la mère : Lola Cardona

Milagros : Rafaela Aparicio

Doña Rosario : Germaine Montero

Casilda : María Caro

Irene Ríos/Laura : Aurore Clément



SYNOPSIS

Dans l'Espagne des années 1950, Estrella, une petite fille de huit ans, vit avec ses parents au nord du pays, dans une maison appelée "La Mouette". Son père, Agustín Arenas, médecin taciturne et mystérieux, radiesthésiste à ses heures, est originaire du sud de l'Espagne, région qu'il n'évoque jamais. Intriguée par ses silences, Estrella grandit en essayant de percer le mystère qui entoure la jeunesse et les blessures passées de cet homme qu'elle admire profondément.



Conception de l'affiche : Vincent Wild. Conception graphique du dépliant : Margaux Fladrops. Ne pas jeter sur la voie publique.

Les Acacias



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES 1983

LE SUD

UN FILM DE VÍCTOR ERICE



LE MYSTÈRE DU SUD

Víctor Erice retrouve les rives de l'enfance dix ans après *L'Esprit de la ruche* (1973) avec *Le Sud*, second film tardif dans lequel il adapte le roman éponyme de sa compagne d'alors, Adelaida García Morales. Dans *L'Esprit de la ruche* une fillette posait un regard chargé d'innocence et d'imagination sur la mort, que ne pouvait altérer la réalité désenchantée des adultes. *Le Sud* tisse un mystère tout aussi poétique mais plus intime pour la jeune Estrella, qui idolâtre son père avant de progressivement déceler ses failles. Ce processus de démythification des parents propre à tout enfant prend un tour bien plus profond pour Víctor Erice, qui l'associe à sa propre enfance (marquée par les silences et les secrets de la dictature) et du contexte espagnol, à la fois politique et régional.

UN PAYS COUPÉ EN DEUX

Le Sud évoqué par le titre est un lieu mythique puis de désenchantement pour Estrella. Il s'oppose au Nord (la Castille et son climat froid et austère privilégiant l'introspection) où vit la fillette tandis que le père adoré est originaire de ce Sud fantasmé (l'Andalousie, terre de chaleur humaine et climatique, de communion et d'attitudes extraverties) que l'on ne verra jamais. Estrella, âgée de huit ans, associe ainsi l'aura fantasmagorique du Sud aux pouvoirs qu'est supposé détenir ce père dont l'évocation (un dialogue entre Estrella et sa mère), les objets curieux (le pendule), les habitudes excentriques (les longues heures d'isolement au grenier) et les exploits extravagants (la détection d'eau sur un terrain) le rapprochent irrémédiablement d'un magicien. Víctor Erice capture le regard émerveillé de la petite fille pour exprimer cette aura surnaturelle (la manière dont il surgit des ténèbres

sous une lumière bleutée dans l'église lors de la scène de première communion) tout en l'associant à une facette chaleureuse. La danse endiablée père/fille durant la fête de la première communion traduit cette complicité tandis que la nourrice Milagro et la grand-mère par leur truculence dégagent ce pittoresque positif évoqué par le Sud.

Pourtant, progressivement, le Sud va signifier le souvenir et le secret pour Estrella. Les fantômes de la Guerre Civile planaient sur *L'Esprit de la ruche* et ce sont ceux d'une dictature longuement installée qui irriguent *Le Sud*. La mère a été déchue de son poste d'institutrice avec la dictature, et le père en conflit avec sa famille par son opposition au franquisme a dû le fuir. Ce passé dont on ne peut totalement échapper hante ainsi le père, notamment par cette maison isolée de la ville en forme de purgatoire et dont les artefacts le ramènent irrémédiablement au passé (la maison nommée « *La Gaviota* » - *La Mouette* - dont la girouette orne l'entrée, un oiseau associé à la mer, au voyage et à l'évasion que l'on imagine mieux dans le Sud). Mais surtout, ce Sud et le passé qu'il dissimule vont



révéler le vrai amour du père, celui qu'il n'a jamais complètement oublié et qui le plonge dans des abîmes de mélancolie. Comme dans *L'Esprit de la ruche*, c'est une image qui servira de révélateur : d'abord un dessin de la femme aimée dissimulé dans le bureau du père, puis son nom et son visage sur une affiche, et enfin un extrait de film dans lequel elle joue.

PÈRE ET FILLE

Dès lors, les images iconiques et la rêverie dégagées par le Sud s'estompent au fur et à mesure que le père tombe de son piédestal, ressemblant de plus en plus au chef de famille fantôme et absent de *L'Esprit de la ruche*. Le souvenir devient synonyme de bonheur disparu et de peines secrètes, ce qu'Erice traduit implicitement par l'image. Les lents passages de l'obscurité à la lumière (la scène d'ouverture, celle où le père explique les vertus du pendule à Estrella) entremêlent la nature enfouie et douloureuse de ces souvenirs, l'éclairage et la composition de plan (inspirée de Vermeer et Caravage) soulignant aussi la beauté « embellie » de ces visions du passé. On suit Estrella de huit à quinze ans, et l'imaginaire vicié par la déchéance du père pour la fillette laisse place au détachement et à l'acceptation pour l'adolescente. La poursuite perpétuelle de l'attention de ce père démissionnaire par l'enfant a laissé place à l'indifférence de la jeune femme qui commence à avoir les préoccupations de son âge (l'amusante évocation du prétendant « *El Carioco* » déclarant sa flamme sur les murs). Dès lors, l'imagerie du film se déleste de toute majesté et de tout onirisme (pour lequel Erice n'a plus eu besoin de recourir au fantastique), l'image de la relation rompue entre père et fille. On le verra dans le mimétisme cruel des deux séquences où Estrella est témoin de la détresse de son père en pleine ville. La première fois, elle surgit comme dans un rêve à travers la buée d'une vitre du café où il écrit une lettre, soucieuse d'apaiser cet être tant aimé qu'elle voit pour la première fois en position de vulnérabilité. La seconde fois, désormais adolescente et habituée à ses défaillances, elle l'observe de loin en restant cachée sans intervenir.

POÉSIE INACHEVÉE

L'autre parallèle interviendra quand ils seront chacun incapables de répondre au désespoir de l'autre. Estrella enfant se réfugie longuement sous un lit sans répondre aux appels de sa mère et attendant ceux de son père, mais ce dernier reste figé dans sa torpeur au grenier. Lors d'une des dernières scènes, tous deux déjeunent dans le restaurant d'un hôtel, l'atmosphère sinistre et le luxe blanc et neutre des lieux jurant avec les environnements stylisés du temps de leur alchimie commune. Estrella observe, lasse et impuissante, son père à la dérive et l'abandonne à son sort pour ce qui sera leur ultime rencontre. La voix-off du film est une simple évocation du passé par une Estrella adulte quand la narration à la première personne du livre s'adressait directement au père. Seul domine le regret dans le film, tout en laissant la porte ouverte à une possible réconciliation par la découverte de ce Sud où Estrella s'apprête enfin à se rendre. Si dans son enfance Víctor Erice fit ce rituel en déménageant du Nord vers le Sud, le film reste dans un mystère pas forcément volontaire par rapport au roman. Le scénario de 400 pages prévoyait un troisième acte dans lequel, en se confrontant au Sud et au passé de son père, Estrella lui pardonnait ses errances. Un changement de direction au sein de la chaîne de télévision finançant le film en raccourcit le tournage (les 81 jours initiaux étant réduits à 48) et oblige Víctor Erice à monter ce qui a été tourné en vue du Festival de Cannes 1983.

L'accueil sera dithyrambique pour le film pourtant incomplet et la possibilité envisagée de tourner la dernière partie sera abandonnée. Il y a effectivement un sentiment d'inachevé à la conclusion du *Sud*, mais c'est finalement ce qui en fait la grandeur. La beauté du cinéma de Víctor Erice repose justement sur la confiance qu'il a envers le spectateur pour combler par lui-même les zones de flou, l'incertitude permanente de la perception de ces récits. Dès lors, à nous d'imaginer les paysages du Sud et les énigmes qu'ils renferment.

Justin Kwedi – DVDClassik